

JULIE CÔTÉ

Université McGill

Présentation

Le choix d'un sujet pour le 4^e colloque étudiantin de l'ADELFIES a été ardu. Nous voulions que le plus grand nombre possible d'étudiants aux cycles supérieurs en littérature et en traductologie voient dans le thème suggéré un lien avec leur champ de recherche, qu'ils étudient la littérature médiévale ou l'extrême contemporain, les auteurs connus ou méconnus, la littérature française canonisée ou les littératures dites mineures, le roman ou le blogue. Néanmoins, nous souhaitions que le colloque présente une problématique claire.

Après mûre réflexion, le thème des frontières nous est apparu comme une avenue aux possibilités multiples car, après tout, celles-ci sont partout. Il ne s'agit pourtant pas d'un sujet original, la question des frontières étant fort populaire depuis des années, en littérature comme dans d'autres disciplines des sciences sociales. Nous étions toutefois curieuses de voir comment l'étude des frontières dans sa diversité pouvait être transposée à différentes branches des études littéraires et se prêter à différentes lectures. Notre choix s'est donc arrêté sur le thème « Écrivain sans frontières », qui suggère une remise en question des frontières formant l'univers de l'écrivain, quelles qu'elles soient. Ce titre rappelle aussi le nom d'organismes dans la lignée de « médecins sans frontières », renforçant l'idée de l'écrivain comme acteur du monde, mais aussi comme interprète et créateur.

Notre appel a attiré un grand nombre de propositions dont les sujets étaient variés; l'ensemble des communications présentées au colloque a offert des analyses de textes de différentes factures et d'horizons divers, montrant que les

frontières sont présentes autant dans la création que dans l'étude de toute littérature. Si les frontières divisent, elles peuvent aussi s'avérer rassembleuses.

Notre comité est heureux de vous présenter dans ces actes de colloque quatre articles issus de communications présentées en janvier 2012. Si notre sélection est surtout rattachée à la littérature française (avec un petit détour par la Belgique et le Portugal) des deux derniers siècles et n'est pas tout à fait représentative de l'ensemble du colloque, elle permet tout de même de voir la pluralité des formes que peuvent prendre les frontières et les angles à partir desquels elles peuvent être abordées dans le champ littéraire.

I. Les frontières nationales

Évidemment, lorsqu'on pense aux frontières, on pense d'abord aux frontières nationales. Les délimitations entre les peuples existent depuis longtemps. Néanmoins, bien que l'idéal national semble aujourd'hui se déliter au profit d'autres regroupements (communautaires ou transnationaux), les derniers siècles ont donné lieu à la création de nations se voulant imperméables les uns aux autres. Dans son désormais célèbre *Imagined Communities*, Benedict Anderson affirme que les nations telles que nous les connaissons ont été imaginées comme des communautés à la fois souveraines et délimitées¹. Ces représentations, lorsque bien ancrées dans l'imaginaire collectif, donnent naissance aux identités nationales et aux nationalismes.

Le champ littéraire n'est pas étranger à ces phénomènes. Si on peut penser qu'il subit surtout la division des identités en nations, Anderson lui attribue une grande part de responsabilité dans la propagation d'idées nationalistes au moyen du roman et du journal². Dans cette optique, les frontières permettent de renforcer l'impression de cohésion et d'étanchéité au sein de la nation en plus de créer une dichotomie claire entre ce qui se trouve à l'intérieur et à l'extérieur d'elles, car les identités nationales se définissent

en opposition les unes aux autres. Comme l'écrit la poète anglo-québécoise Erin Moure au sujet des frontières : « [...] in auguring an outside, they constitute the inside³ ».

Prune Iris Catteau s'est intéressée à la manière dont les frontières nationales, plus précisément entre la France et le Portugal, ont pu être enjambées afin de faire dialoguer deux cultures. L'auteure dresse le portrait de Xavier de Carvalho, jeune Portugais installé à Paris au tournant du XX^e siècle, époque à laquelle le nationalisme français se caractérise, malgré l'Exposition universelle de 1900, par un repli sur soi plutôt que par une ouverture aux autres. D'une part, la visée de ce journaliste est nationaliste en ce qu'il souhaite que le Portugal soit reconnu comme nation distincte de l'Espagne, pays avec lequel il rejette toute affiliation. D'autre part, elle est cosmopolite du fait qu'il encourage les échanges entre les pays, allant même jusqu'à suggérer une alliance stratégique entre la France et le Portugal. Carvalho s'érige ainsi comme « homme-pont » en utilisant les journaux et la revue portugaise de l'Exposition pour faire connaître et légitimer sa culture auprès des Parisiens.

II. Les frontières génériques

Les frontières génériques font aussi partie de la littérature. Alors qu'à une certaine époque la division entre la poésie, le théâtre ou le roman était nette, la frontière entre les genres est aujourd'hui souvent floue, au point où le roman, parce qu'il s'est imposé comme genre le plus populaire, est devenu une étiquette passe-partout. Il faut dire que le roman est en soi un genre pour le moins hétérogène, une idée qu'avançait déjà Bakhtine dans *Le discours romanesque*. S'opposant à la forme poétique, selon lui trop figée et limitative pour tenir compte de toutes les voix que comprend la société, il voyait dans le roman un genre permettant de représenter la diversité du monde par les voix et les langues qu'il fait entendre. De même, le roman offre la possibilité d'inclure d'autres genres littéraires, comme la poésie, sans

devoir s'astreindre à leurs règles. Bakhtine écrivait que « [l']originalité stylistique du genre romanesque réside dans l'assemblage de ces unités dépendantes, mais relativement autonomes (parfois même plurilingues) dans l'unité suprême du "tout" : le style du roman, c'est un assemblage de styles; le langage du roman, c'est un système de "langues"⁴ ». Comme quoi le roman, par son hétérogénéité, ne saurait être contenu dans une forme fixe.

Le flou de la frontière entre les genres littéraires est une des questions dont traite Cyrielle Faivre dans son étude de *Biribi* de Georges Darien. Le récit, présenté comme roman, raconte l'histoire de Jean Froissard, personnage envoyé au bagne de Biribi en Tunisie, un sort qu'a également connu l'auteur de l'œuvre. Ainsi, malgré le caractère nettement autobiographique de l'œuvre, Darien refuse de valider une lecture de *Biribi* fondée sur sa propre vie, souhaitant en quelque sorte garder intacte la frontière entre sa réalité personnelle et son œuvre fictive. En plus de son caractère autobiographique, le roman de Darien présente des traits formels qui le rapprochent du théâtre en se rapportant tantôt au drame, tantôt à la comédie.

L'article d'Ariane Bessette sur *Cargo Vie* de Pascal de Duve étudie également la transgression des frontières génériques. Basé sur le journal de bord tenu par de Duve lors de son périple de vingt-six jours à bord d'un cargo, l'œuvre est également inspirée des pratiques du roman et de la poésie. Comme le laisse deviner son titre, *Cargo Vie* présente aussi une réflexion sur les frontières entre la vie et la mort, car le narrateur, comme l'auteur, entreprend sa « traversée » alors qu'il est à un stade avancé du sida et que la maladie embrouille ses idées. Le voyage est à la fois une métaphore de la vie qui s'achève, mais sert aussi de trope pour la maladie, dont le port d'arrivée est inévitablement la mort. Cette analyse de *Cargo Vie* relève également les procédés utilisés pour exprimer des réalités qui ne peuvent être simplement rendues par des mots, pour dire l'inexprimable.

III. Les frontières du langage et des langues

Les frontières linguistiques recourent souvent les frontières nationales, sans pourtant leur correspondre tout à fait. En fait, si les frontières nationales ont une incidence considérable sur les pratiques littéraires, les frontières linguistiques jouent probablement un rôle plus important sur les instances littéraires, ne serait-ce que dans la manière dont la littérature est étudiée. Malgré la tendance à voir les langues comme des entités fixes, elles évoluent constamment et se stratifient en beaucoup plus de parlers qu'il est possible d'en compter. Si on rattache souvent les langues aux nations où elles sont d'usage officiel, elles ne se réduisent pas à des unités homogènes comme on se les imagine souvent; une langue est plutôt un ensemble perméable et hétérogène d'usages particuliers constituant d'innombrables déclinaisons.

Aussi, dans un texte où on ne précise pas la langue dont il est question, ou dans lequel les langues cohabitent, il n'est pas toujours possible de déterminer à quelle langue appartient les mots et les phrases. Dans son article « Des tours de Babel », Jacques Derrida montre la proximité entre l'anglais et l'allemand dans le court passage de *Finnegans Wake* « And he war », où « war » peut à la fois signifier « guerre » en anglais, et « était » en allemand⁵. Alors que les phrases précédentes sont en anglais et suggèrent que toute la phrase est dans cette langue, l'utilisation du pronom « he » appelle l'utilisation du verbe allemand « être » à la troisième personne. Dans tous les cas, on ne peut être certain de la langue employée sans indications et délimitations claires.

La cohabitation de différentes langues dans un même texte est une façon pour certains auteurs de refuser de se restreindre à une seule langue et de se soustraire ou de s'opposer à l'association entre les langues et les nations. Jorge Semprun écrivait d'ailleurs : « En fin de compte, ma patrie n'est pas la langue, ni la française ni l'espagnole, ma patrie c'est le langage, c'est-à-dire, un espace de

communication sociale, d'invention linguistique : une possibilité de représentation de l'univers⁶ ».

Or, aussi bien que les langues structurent le paysage mondial, le langage donne forme à la pensée humaine. Félix-Antoine Lorrain nous propose une réflexion sur la représentation de la parole et du langage dans les écrits de Martin Heidegger, telle qu'elle peut s'appliquer à la poésie de Christophe Tarkos, qui en semble pourtant éloignée. Ce dernier compare le langage à une pâte malléable, la pâte-mot transformée en patmo, qui, selon les formes qu'on lui donne, crée son propre sens à mesure qu'elle s'énonce. Au fil des répétitions et des déformations syntaxiques, le texte adopte des formes qui ne sont jamais fixes. La linéarité qui se dégage des poèmes de Tarkos ne permet pourtant pas d'aboutir à une véritable conclusion; tantôt la fin du poème nous renvoie carrément à son commencement, tantôt elle suggère une fragile ouverture vers un « au-delà » du langage.

Et en terminant...

En guise de conclusion, nous avons le plaisir de vous présenter le texte qui a gagné le prix Yvon-Rivard de la meilleure nouvelle à l'occasion du concours organisé par l'ADELFIES à l'hiver 2012 sur le thème « Hors frontières », choisi pour correspondre avec celui du colloque. La nouvelle, intitulée « Le nez », a été écrite par Francis Levasseur, étudiant au doctorat au Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill.

Nous souhaitons enfin remercier l'ADELFIES et le Département pour leur soutien ainsi que tous les professeurs qui ont aidé le comité dans la sélection des communications comme dans l'évaluation des articles en prévision de ces actes. Sans cette aide, ni le colloque, ni la publication des actes n'auraient été possibles, ce qui aurait été fort dommage considérant tout ce que cette expérience a apporté aux étudiants.

À vous tous, merci.

Julie Côté

Pour le comité d'organisation des actes de colloque

Notes

¹ Benedict Anderson, *Imagined Communities*, Londres et New York, Verso, 2006 [1983], p. 6-7.

² « Why this transformation should be so important for the birth of the imagined community of the nation can be best seen if we consider the basic structure of two forms of imagining which first flowered in Europe in the eighteenth century: the novel and the newspaper. For these two forms provided the technical mean for “re-presenting” the *kind* of imagined community that is the nation. » (Benedict Anderson, *op. cit.*, p. 25.)

³ Erin Moure, *O Ciudadán*, Toronto, Anansi, 2002, p. 112.

⁴ Mikhaïl Bakhtine, *Le discours romanesque*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1978, p. 88.

⁵ « Le “he war” ne noue pas seulement, en ce lieu, un nombre incalculable de fils phoniques et sémantiques, dans le contexte immédiat et dans tout ce livre babelien, il dit la déclaration de guerre (en anglais) de celui qui dit *Je suis celui qui suis*, et qui ainsi fut (*war*), il se rend intraduisible en sa performance même, *au moins dans ce fait* qu’il s’énonce en plus d’une langue à la fois, au moins l’anglais et l’allemand. » (Jacques Derrida, « Des Tours de Babel », dans Joseph F. Graham (dir.), *Difference in Translation*, Ithaca et Londres, Cornell University Press, 1985, p. 214-215.)

⁶ Jorge Semprun, *Mal et modernité*, suivi de « ...vous avez une tombe au creux des nuages... », s.l., Climats édition, coll. « Micro-climats », 1995, p. 102.